

“ l’art vient d’un domaine de l’esprit qui n’est pas celui du quotidien ”

Tout commence le matin. Après le petit-déjeuner. C’est le moment du relâchement. Suffisamment proche de la nuit, pour que la réalité du quotidien n’ait pas encore anéanti le fragile devenir de l’image accomplie dans l’invisible. Marilena Pelosi se saisit d’une feuille de bristol, d’un crayon ou d’un stylo bille, et trace un cadre sur le papier d’un geste assuré et légèrement ondulant, comme une ombre au clair de lune. C’est un rituel. Semblable à un désencadrement intérieur. « Je suis devant une page blanche. J’ai une vague idée pour commencer, puis ça vient doucement et les éléments s’imposent d’eux-mêmes. Il n’y a pas de pensée intellectuelle. C’est un autre fonctionnement. »

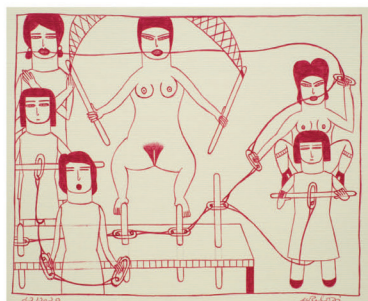
Entre temps seront apparus des êtres impavides ou déchaînés. Un univers où tout est relié, intriqué, en mutation, en confrontation. Aux flux qui jaillissent de toute part, de tous les pores, de tous les orifices, répond le trait fin et transparent de Marilena Pelosi. Assurance de la forme que contredit la fureur du propos. Des situations ambivalentes ou franchement scabreuses, des liens, des entraves, des enchevêtrements, des fluides plus ou moins ragoutants, et une forêt de symboles à décrypter. Que retenir de cet univers érotisé, déviant, cruel, fantasmagorique, onirique aussi ? Cet état de balancement entre effroi et jouissance, entre subversion et normalité, laisse le spectateur sans solution immédiate.

Absurde ambivalence que Marilena Pelosi n’hésite pas à appliquer à elle-même dans une phrase aussi ironique que définitive : « Ce sont les gens normaux qui deviennent fous. Mais comme je ne l’ai jamais été, je ne risque rien. » Marilena Pelosi aime prendre le contrepied du sens commun.

AN ABSURD AMBIVALENCE

In her single-colour, ballpoint pen drawings, Brazilian-born Marilena Pelosi creates a suggestive, cruel, delirious world

MATTHIEU FERONNET



VISION 2021

All artworks ballpoint pen on A5 paper
courtesy Marilena Pelosi, unless otherwise stated

Everything begins in the morning. After breakfast. A time for relaxation. Still close enough to nighttime, so that the reality has not yet created the forming of the fragile image cast out in the invisible. Marilena Pelosi gets hold of a blank sheet, and a pencil or ballpoint pen, and traces out

a frame, with a sure gesture, slightly undulating like a shadow in the moonlight. It is a ritual. Similar to an internal entraining. "I am in front of a blank page. I have a vague idea to start off with, then it comes slowly and the elements assert themselves. There is no intellectual thinking. It is

© 2021 VISION 2021

Article paru en anglais sous le titre «An absurd ambivalence» dans Raw Vision n°109 winter 2021/22

Puis, elle revient à l’extérieur du cadre. Le dessin est fini, ou presque. Parfois, une phrase vient clore le rituel, inscrite dans l’espace intermédiaire entre l’extérieur de la feuille et le cadre. *Trois exemples liés par une même motivation – La fonction protectrice du double (presque invisible) – Double protecteur et femmes malveillantes.* « Ce n’est pas un titre, mais une sorte de commentaire poétique, que je pense avec le dessin, mais qui n’en est pas une explication rationnelle ». Absurde ambivalence ? Pas si sûr. « L’un des grands malaises de notre civilisation est d’avoir totalement séparé l’ordre du rationnel et l’ordre du poétique, tandis que dans toutes les civilisations dites primitives [...], ce sont deux ordres étroitement unis », affirmait Claude Lévi-Strauss [1].

A ce stade, Marilena Pelosi dira probablement qu'elle a accomplie sa moitié du chemin, l'émotion esthétique, et qu'elle laisse le spectateur parcourir l'autre moitié, le déchiffrement des symboles dont ses dessins foisonnent. Merci du cadeau !

En délimitant une enceinte où reste enfermé ce qui vient de l'inconscient, Marilena Pelosi semble séparer ce qui relève de l'expérience rituelle – de la conscience du monde-autre – de ce qui relève du monde visible. Comme si elle savait que la promiscuité de ces deux mondes est dangereuse, que de leur confusion résulte le désordre.

« Il y a le monde vivant, comestible, jouissable, violent, ce monde cruel et rapide auquel l'homme appartient, et qui n'a pas besoin d'être inventé. Puis il y a l'autre monde, le monde parallèle, présent dans la vie, mais à peine dédoublé (...). Il est l'arrêt dans la conscience (...). Nul n'est exempt de sa connaissance, à chaque seconde il peut se manifester (...). On conjure les ombres avec des ombres. » (J.M.G. Le Clézio [2]). Ou avec des représentations symboliques.

Sous son trait, apparaissent des scènes où la présence humaine est constante, multiple et presque exclusivement féminine. En catalepsie, déchaînés ou impassibles, ces personnages féminins affichent un masque, inexpressif ou s'ouvrant sur un hurlement silencieux. Masque-muet, masque-porte-voix. Masque-incarnation de l'Autre. Marilena Pelosi met en scène des corps tourmentés, martyrisés, en proie à des pulsions littéralement jaillissantes, à des mutilations improbables et à des métamorphoses symboliques. Certaines scènes semblent emprunter au chamanisme de chasse, la mise à mort rituelle annonçant la transmigration du corps et de l'âme.

Corps impavides, corps-machines désirants, dominants, destructeurs, corps-outils manipulés, dominés. Corps soumis à la puissance de leurs énergies vitales, des pulsions qui s'expriment dans des flux jaillissants, dans des liens qui relient ou qui confrontent, qui enlacent ou qui étreignent les êtres qui composent ces scènes fantasmagoriques et dérangementes. Il n'est pas interdit d'en (sou)rire.

Il y a des germinations et des transmigrations en êtres-abeilles ou papillons. Mais ces lianes qui végétalisent les êtres entre eux viennent-elles neutraliser l'agressivité de l'Autre ou la propager ? Papillons et abeilles sont des créatures éminemment sympathiques et fragiles, mais à bien y regarder, il faut se méfier du dard de ses dernières (derniers ?). Poétique de la chrysalide, absence d'affect de la bête, folie de l'humain qui aura imprudemment frayé avec l'esprit animal.

Il y a dans l'accumulation d'objets symboliques dont Marilena Pelosi parsème ses dessins quelque chose du syncrétisme catholique et de la macumba de son Brésil natal – processions, carnaval, rituels. Quelque chose aussi des fétiches vaudous d'Afrique de l'Ouest, assemblages hétéroclites de liens et d'os recouverts de matières amalgamées. Et si, comme les dessins de Marilena Pelosi, ces sculptures troublantes dégagent un sentiment de tension et d'appréhension, c'est peut-être parce que leur esthétique ambiguë est intimement liée à leur rôle qui est à la fois de protéger et

de nuire. Matérialisant un rapport dérangeant à l'individualité et à l'altérité. Il n'est peut-être pas non plus innocent que l'on y retrouve les mêmes matériaux que ceux dont Pelosi use symboliquement. Liens, tubes, enchevêtrements de toutes sortes qui enlacent, qui emprisonnent, qui unissent à l'autre ou qui capturent son souffle vital. Anneaux-cadenas, qui renvoient à l'idée d'emprise sur l'autre. Épingles, os, qui structurent ou qui transpercent. Fluides médicaux, fluides sacrificiels qui au choix guérissent ou empoisonnent.

Ambiguïté du lien qui rapproche ou qui étreint. Pulsions verbales qu'on ne parvient pas à canaliser, pulsions corporelles s'échappant de « plaies » ouvertes pour venir pénétrer ou mutiler d'autres corps. Tout ramène à des comportements destructeurs, à la difficulté de communiquer avec l'autre, à des attirances taboues. Comme l'a justement remarqué Laurent Quénéhen, le travail de Marilena Pelosi condense et projette la puissance du désir féminin et ce qui lui fait barrage : la culpabilité, l'endoctrinement, le conformisme. N'est-ce pas là aussi les freins à la créativité artistique ?

Les femmes sont nues, érotisées, ou vêtues d'une simple robe, fragile enveloppe en devenir. L'exhibition du corps nu et du vêtement substitut du corps questionne sur la parure symbolique en tant qu'extension de l'être.

Des femmes sont étendues sur des tables d'examen inquiétantes qui deviennent pour d'autres des piédestaux. Sur des « tables de transformation » se façonnent des femmes dont on ne saurait trop dire si elles sont en devenir ou en perte. Des assemblages de tubes échafaudent des femmes entre elles, matérialisent des jeux de pouvoir et de soumission, d'opportunisme ou d'entraide, construisant des architectures relationnelles symboliques. Invraisemblables échafaudages humains où se structurent pour le meilleur et pour le pire les relations familiales et sociales.

Que viennent donc faire dans cet univers trouble ces jeunes femmes debout, imperturbables, faisant face au spectateur, immuablement représentées dans la même robe et avec la même coupe au carré, et qui se démultiplient dans de troublantes gémellités ? Et dont on n'ose imaginer que l'apparente passivité puisse s'accommoder des pulsions délirantes qui les entourent, dont elles semblent vouloir ignorer l'existence jusque dans l'acceptation de leurs stigmates.

Nous vient alors à l'esprit l'œuvre graphique de Daisuke Ichiba, et ses écolières borgnes et impassibles face aux horreurs qui se déploient autour d'elles. Il serait tentant de voir Marilena Pelosi en prêtresse de la contre-culture otaku, ce « cloîtré chez-soi » nihiliste, d'y reconnaître un même refus de l'autorité, de la discipline, des conventions morales. Mais ce serait probablement faire fausse route.

C'est finalement à Diane Arbus photographiant les jumelles Wade en 1967 que nous ramènent les jeunes femmes gémellaires de Marilena Pelosi. Même usage de la monochromie, recours à la transparence du fond renforçant l'aspect fantomatique de l'image, robe, chevelure et pose des jeunes filles quasi-identiques, tout concourt à

ce rapprochement formel. A commencer par cette même capacité qu'ont les deux artistes à mettre en scène, à questionner nos représentations, à jouer avec notre inconscient, de manière à ce que l'apparente banalité des personnages deviennent une image obsédante, troublante, ambivalente. Au service d'un même questionnement sur la dualité humaine, que Diane Arbus résuma fort efficacement en cette expression : « differentness in identicalness » – la dissemblance dans la ressemblance.

L'art de Marilena Pelosi nous parle d'un rapport à l'altérité nourri des traumatismes de l'enfance et du passage à l'âge adulte, du trauma de la maladie qui enferme, de l'irruption du monde-autre dans l'existence. C'est une lecture des relations toxiques à fuir tout autant que du besoin vital de se confronter à l'Autre. Une manière singulière de tricoter les mailles de son existence. De tisser son enveloppe psychique. Et comme Marilena Pelosi ne paraît pas avoir fini d'en percer les mystères, chaque matin, ses dessins se réécrivent en d'infimes variations formelles. Peut-être est-ce aussi là la manière d'apprivoiser peu à peu la bête. Sans précipitation, avec d'innombrables précautions.

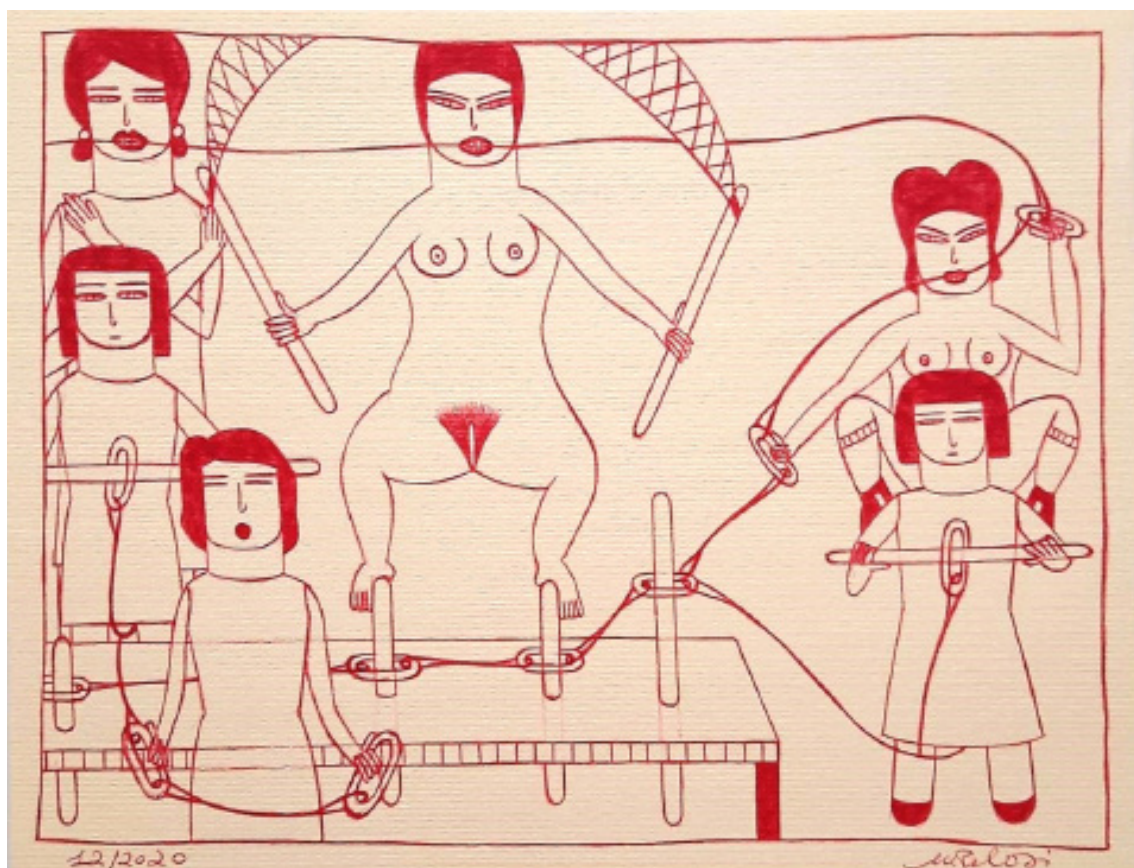
Pour ceux qui ont croisé la route de Marilena, il apparaît vite que derrière la carapace transpercent une réelle empathie et une immense curiosité dès qu'il s'agit de découvrir le travail d'un nouvel artiste, de parcourir une exposition. Preuve s'il en est que Marilena a compris que si l'art peut être une mise à distance du réel et de l'imaginaire, faire face aux affres de l'existence, c'est aussi se confronter au monde réel. Preuve aussi que le processus de création peut être une ouverture sur les autres, une stimulation bien éloignée de celle que nous donnent à voir ses dessins.

— Matthieu Péronnet
mai 2021

Marilena Pelosi est née en 1957 à Rio de Janeiro de parents venus d'Italie durant l'entre-deux-guerres. Enfant, elle était dans un état qu'elle décrit comme proche de l'autisme, perdue dans une sorte de léthargie qui n'a pris fin que lorsque se trouvant dans un hôpital pour tenter de guérir d'une grave maladie, on lui offrit du papier et des crayons de couleur. Jeune femme, elle dut fuir sans jamais y revenir le Brésil, afin d'échapper à un mariage forcé. Ce fut le début d'une période d'errance en Europe, au cours de laquelle elle se maria deux fois. Elle s'installa finalement en France à la fin des années 1970.

[1] Claude Lévi-Strauss, entretien radiophonique sur France Inter, 1988

[2] J.M.G. Le Clézio, *Hai*, 1971



De haut en bas : 1. (Sans titre), 2012, stylo à bille rouge sur papier bristol, 14,8 x 21 cm, © Olivier Duchêne. 2. (Sans titre), 2020, stylo à bille rouge sur papier bristol, 14,8 x 21 cm, © Marilena Pelosi. Les deux œuvres : courtesy Marilena Pelosi.